

De combien d'embuscades d'Indiens, par exemple, n'ont-ils pas été les témoins ? Je sais que l'un d'eux voudrait absolument me raconter un éclatant souvenir. Laissons-le donc parler. Il est tout rabougri et si vieux qu'il n'a presque plus que le tronc et quelques branches. Il ne vit plus que par une sorte de miracle ; plus une seule feuille, comme ces vieillards parmi les humains qui n'ont plus un seul cheveu.

On était en 1755, vers le milieu de mai, — Louis XV régnant en France, — une escouade de militaires prenaient le goûter sous un bosquet touffu de peupliers, le long de la route Sainte-Foy. Ces militaires portaient de bruyantes santés au maréchal de Saxe qui venait de gagner la fameuse victoire de Fontenoy dont on venait d'apprendre la nouvelle au Château Saint-Louis. On était tout à la joie. De même que ce jour où sous les mêmes arbres de Sainte-Foy les plus hauts représentants de la société québécoise d'alors apprirent la nouvelle d'une autre victoire, bien chère, celle-là, au cœur de tous les habitants de la colonie : la victoire de Carillon. Encore de la joie !

A cette époque, Villa Belmont, qui était alors situé à quelques arpents de l'endroit où j'écris ces lignes, était le rendez-vous du beau monde de Québec. Elle avait appartenu aux pères Jésuites et ensuite à l'intendant Talon, en attendant que cette propriété passât, au début de la domination anglaise, au général Murray qui, des fenêtres de ce petit château d'où l'on embrassait toute la plaine environnante, a dû, bien souvent, revivre par la pensée les héroïques péripéties de sa lutte avec le marquis de Lévis précisément dans cette plaine qui s'étend autour de Belmont.

Or, à l'époque de Carillon, si l'on en croit Emily Montagne, les jardins de Belmont étaient le Hyde Park de Québec ; et c'est là que se trouvait réunie toute la belle société, le 8 juillet 1759, quand on apprit la belle victoire de Montcalm à Carillon. Il y eut de grandes réjouissances et, aux échos des plaines d'alentour, on lança force vivats à Montcalm et à "nos milices".

Voilà un joyeux souvenir, mais quelles tragédies ensuivent dans ce même petit coin de terre des Plaines d'Abraham !

*
* *

Lorsque maintenant, les beaux soirs, de la ville l'on tourne ses regards du côté de la rivière Saint-Charles, l'on aperçoit, brillant dans l'ombre du domaine Lairet, une immense croix lumineuse, dont les reflets trambloient dans les eaux de la Petite Rivière. C'est la Croix de Jacques Cartier.

L'année dernière, quelques citoyens avaient eu l'heureuse idée de suggérer au Conseil de Ville d'illuminer, durant la belle saison, la croix qui marque l'endroit précis où Jacques Cartier et ses compagnons passèrent le terrible hiver de 1536. Le Conseil accueillit favorablement cette pieuse et patriotique suggestion et, il n'y a pas plus de trois semaines, la réalisait.

Et maintenant, chaque soir, si nous tournons les yeux de ce côté, il nous vient aussitôt à l'esprit toutes les péripéties de l'un des plus héroïques exploits humains dont la terre d'Amérique ait été la scène. Car plus on étudie les voyages de Jacques Cartier, surtout le deuxième, plus l'on s'émerveille des "gesta Dei per Francos", accomplis du côté de l'Amérique, plus spécialement du Canada.

Quel terrible chapitre d'un merveilleux roman d'aventures s'ouvre ce 14 septembre 1536, jour de la fête de l'Exaltation de la sainte Croix, quand à l'heure où

Les rayons du soleil couchant sur l'onde pleine
Jettent de leurs reflets la lumière incertaine,
En face du rocher où Québec, voit surgir,
Trois navires portant les couleurs de la France,
A la rive sauvage où le flot les balance,
Lentement viennent atterrir.

... Et, ce jour-là, en effet, les trois navires de Cartier, La Grande Hermine — vaisseau amiral — La Petite Hermine — ancien Coulieu de Saint-Malo, — la galiote L'Emerillon, sous le commandement du capitaine Guillaume LeBreton-Bastille, — les trois navires portant en tout 110 hommes — pénétraient dans la rivière que Cartier nomma sur le champ Sainte-Croix, que les sauvages appelaient Cabir-Coubat et que plus tard, les Récollets nommèrent Saint-Charles en l'honneur du Père Charles de Boues, Grand Vicaire de Pontoise, et fondateur de leur ordre dans la Nouvelle-France.

Les petits navires du Malouin sont salués, sur les deux rives, par les cris de joie des habitants de Stadaconé, aujourd'hui, Québec, résidence de l'Agouhanna, grand chef des tribus indiennes du "royaume de Canada", qui était allé, quelques jours auparavant, saluer Cartier arrivant à l'Ile à laquelle il donna le nom de Bacchus — Ile d'Orléans.

A l'endroit où brille la croix d'aujourd'hui, Cartier débarque et établit un fort temporaire. Et là, le roman d'aventures commence... Il serait trop long de le raconter. Si on l'écrivait, un jour, quels beaux titres de chapitres il y aurait à faire "La Conspiration de Taignoagny et Domagaya". Ce qui se trame dans l'ombre", "Le Traître Taignoagny", "Le dieu Cudraygny", "L'Emerillon à Hochelaga", "A Ochelai", "La petite otage", "La découverte du Mont-Royal", etc., etc. Que d'autres passionnants chapitres encore, en effet, où l'on broderait sur les piquants récits que fait Cartier sur les mœurs et les coutumes des sauvages dont il recoit l'"obédience", de Stadaconé à Hochelaga, aller et retour, puis, ce retour au Havre Sainte-Croix, à Québec, l'hivernement, l'épidémie de scorbut, l'origine de la bonne "pipée de tabac canadien", les récits de Donnacona, sur les "hommes blancs vêtus de drap de laine" du "Royaume de Saguenay", sur les "Piquemeyens" qui n'ont qu'une jambe, le voyage de chasse des traîtres, le vœu de Jacques Cartier, "Rocamadour", le guet-apens du découvreur, l'abandon de la "Petite Hermine", etc., etc.